

Francis, Pierre AUDIAU est né le 28 décembre 1907 à Saint Lambert du Lattay dans le département du Maine et Loire. Ses parents François Dominique AUDIAU et Marie Joséphine née Boré, y tenaient un magasin de commerce. De santé fragile, le nouveau-né est ondoyé le 31 décembre et reçoit dans l'église paroissiale les compléments du baptême le 28 janvier 1908. Ses grands parents sont ses parrain et marraine. Un frère Joseph naîtra plus tard. En août 1914, François Audiau est mobilisé pour la 1^{ère} guerre mondiale ; blessé il meurt en novembre 1914. Devenue veuve Mme Audiau aura une grande influence sur son fils Francis comme en témoignent les nombreuses lettres reproduites dans le livre « Souvenirs d'Asie » qu'il publiera en 1995.

Pupille de la nation, Francis étudie au collège de Combrée jusqu'au baccalauréat. Ce collège a été une pépinière de vocations sacerdotales et missionnaires : Mgr Louis Charbonnaux, le 1^{er} évêque de Mysore l'y avait précédé. Dans une lettre du 24 août 1933, Francis résume ses années d'études : « à l'école primaire de St Lambert, j'ai été bien paresseux mais j'en suis tout de même sorti avec une bonne mention de certificat d'études primaires. Ce fut ensuite la volonté tenace d'être prêtre, d'apprendre le latin. Le collège de Combrée où je passai 6 ans me permit de travailler, de lutter et d'arriver à me placer premier de classe ou dans les premiers. J'ai aussi travaillé la musique, je n'ai point dédaigné le dessin ; en seconde, je fus admis à l'académie combréenne et je devins le président de cette académie en philo. Unique faveur du ciel, car je n'en étais nullement digne ».

En 1926, il est admis au grand séminaire d'Angers mais son désir est de joindre celui des Missions Etrangères : « pendant la retraite, j'ai lu plusieurs livres intéressants. J'avais la vie de Théophile Vénard, martyr au Tonkin ; j'en avais un intitulé : Martyrs des Missions Etrangères, qu'il est beau celui-là et combien édifiant ».

Ensuite il fait son service militaire à Fontainebleau au 46^{ième} régiment d'infanterie et le 2 juillet 1929 il adresse une demande d'admission à Mgr de Guébriant, aux Missions Etrangères : il n'avait pas été facile d'obtenir la permission de l'évêque d'Angers. Après un 1^{er} refus, il lui fallut compter avec Madame Audiau : elle fit une démarche et lui donna de bons arguments. Le supérieur du séminaire d'Angers le recommande : « Mr Audiau est pieux, intelligent, zélé, aimable. Nous avons confiance qu'il sera, rue du Bac, aussi bon séminariste qu'il l'a été ici et qu'il deviendra un excellent missionnaire ». Il est admis le 6 juillet et entre au séminaire le 20 octobre.

« Les séminaristes faisaient chaque jour leur petite visite et leur prière à la salle des Martyrs : ils avaient comme professeurs des anciens missionnaires qui peut-être n'avaient pas le blason doré des grands diplômés mais qui prêchaient encore plus par leur exemple et leur vie que par leurs enseignements. Nous avons toute facilité pour des lectures et études personnelles dans l'ambiance missionnaire de toute la maison. Je me rappellerai toujours les récréations dans notre grand jardin où l'on pouvait se promener ou s'ébattre un peu et où les séminaristes et professeurs basques s'adonnaient au jeu de la pelote, leur jeu régional » cf Souvenirs d'Asie p 12.

Le 29 juin 1932, Francis reçoit l'ordination sacerdotale des mains de Mgr de Guébriant et sa destination pour le diocèse de Coimbatore, en Inde. Après quelques jours, il célèbre sa 1^{ère} messe dans l'église de St Lambert, avec le père Francis Morel, son confrère d'ordination. En ce temps-là, il n'y avait pas de messe concélébrée : l'un offrait la messe au grand autel et l'autre à un autel de côté !! L'homélie fut donnée par Francis Audiau sur le thème « La sainteté de la vie » proposé par sa mère qui ne manquait jamais la messe du matin, quelque soient ses occupations et soucis.

Le 14 septembre a lieu à Paris la cérémonie du départ des missionnaires avec le chant ! « Partez, hérauts de la Bonne Nouvelle » ; une douzaine de confrères s'embarque à Marseille, le lendemain sur

un paquebot des Messageries maritimes, le « Bernardin de St Pierre ». Plusieurs chapitres de « Souvenirs d'Asie » racontent en détail les escales et les découvertes à Port-Saïd, Suez, Djibouti, Aden, Colombo et enfin l'Inde à Pondichéry le 5 octobre, après 21 jours de voyage. « Deux missionnaires montent à bord pour nous souhaiter la bienvenue. Quelle joie : celui qui nous manifeste sa joie, c'est un Basque, le père Bassaistéguy qui a amené avec lui le plus ancien missionnaire de la mission, un vieux père à barbe blanche, le père Gentilhomme qui a comme grande qualité d'être angevin et d'être de Tiercé ». Le lendemain vers 7 heures du matin, le nouveau missionnaire est accueilli au débarcadère de Madras par le père Charles Chervier, le benjamin de la mission de Coimbatore. Le 7 octobre c'est l'accueil de Mgr Tournier et des confrères français et indiens à l'évêché tout proche de la gare de Coimbatore : « tout le monde est souriant et l'accueil qu'ils me font me va droit au cœur : ils ont l'air heureux de toucher une nouvelle recrue de France ; ils n'en avaient pas eu depuis 5 ans ».

MISSION DE COIMBATORE.

La 1^{ère} obligation d'un missionnaire est d'étudier la langue de sa nouvelle patrie. Francis étudie la langue tamoule à l'école St Michel, près de la cathédrale avec Ignasi Gaounder qui y est professeur, homme très dévoué et d'une patience inlassable. Pour la langue anglaise c'est un authentique Anglais Mr Hailstone qui habite Coimbatore. Mgr Tournier sait bien qu'étudier une langue très ancienne et très riche comme le tamoul n'est pas facile. Aussi lorsqu'il visite les paroisses de son diocèse, il emmène Francis avec lui. C'est la découverte des Nilgiris « les montagnes bleues » et de sa faune : éléphants, tigres, panthères, avec l'évêque au volant d'une voiture Ford. Là où la voiture ne peut pas passer, il faut prendre une charrette à bœufs ! Des frères franciscains à Geddaisal ont préparé une quarantaine de nouveaux chrétiens au sacrement de confirmation. A Gudalur, au milieu des plantations de café, le père curé vit dans deux petites pièces au bout de l'église ; pour y passer la nuit, on s'installe comme on peut. « Gaieté toujours montrerasles moustiques ne craindras mais ils te piqueront sûrement ». Ootacamund est la ville où les catholiques sont les plus nombreux, ville où les Européens passent les mois les plus chauds à la fraîcheur des Nilgiris. Les Todas et les Badagas sont la population indigène, la plus ancienne. A Wellington, les Anglais ont construit des casernes mais aussi des églises ; en 1932, Mahatma Gandhi milite déjà pour l'indépendance de l'Inde et la libération des classes opprimées.

L'étude de la langue progresse : « quand je rencontre quelqu'un dans la rue ou ailleurs, je ne suis plus muet ; j'essaie d'apprendre des mots de la bouche de mon professeur, de les retenir.....Mon Dieu, comme les Indiens ont l'esprit fait ! Probablement à l'inverse de notre façon de penser et de parler.....il faut commencer par les compléments indirects puis directs puis les adverbes et en dernier lieu, toujours le verbe. Il n'y a que le sujet qui se place en tête comme chez nous ». Heureusement, chaque soir, il enseigne la musique aux apprentis de l'école industrielle et aux pensionnaires du collège St Michel. Un soir, entrant dans la cour quelqu'un lui crie « Il y a un serpent sous vos pieds ». Un prêtre demande un bâton et écrase la tête du reptile : « Mon père, s'il vous avait mordu, il n'y aurait rien eu à faire ; c'est le plus mauvais serpent qui existe ». Francis prend la résolution de sortir le soir avec une lanterne et un bâton ; le lendemain, il offre une messe d'actions de grâces à Ste Thérèse de l'enfant Jésus. Mgr Tournier l'emmène au village de Merkupadi où des familles demandent le baptême : « il faut croire, par devoir souvent que ces pauvres gens méritent qu'on s'occupe d'eux, qu'ils ont une âme comme la nôtre mais le premier pas est souvent mêlé à un sentiment instinctif de répulsion, qu'on a toutefois vite vaincu avec la charité du Christ » cf Souvenirs d'Asie p 130 sq.

« Mars, avril, mai, 3 mois de chaleur caniculaire jusqu'à l'arrivée de la mousson. La chaleur dans la

plaine de Coimbatore devient accablante mais un court séjour sur les montagnes bleues m'apporte un peu de fraîcheur et me permet de tenir le coup.....j'ai retrouvé le bruit des approches de la gare, la poussière intense.....j'ai trouvé dans une chambre l'harmonium que vous m'avez expédié. Il est en bon état ; je le placerai sur une plaque de tôle à cause des fourmis blanches. C'est une véritable plaie ces fourmis qui s'introduisent dans le bois et le rongent entièrement : il ne faut rien laisser à terre »

Le 12 avril,Mgr Tournier le nomme vicaire à la cathédrale, paroisse de 6000 chrétiens ; le père Jean-Baptiste Petit en est le curé ,un missionnaire fort zélé, l'apôtre des Uralis de Gundri. Il lui confie plus spécialement la jeunesse : le catéchisme dans les écoles, les associations de jeunes gens, la fanfare, la maîtrise « magnifique occasion d'apprendre le tamoul rapidement, car avec les jeunes on se sent moins gêné ».Après la fête de Pâques,accompagné du catéchiste, il visite les familles qui habitent le quartier chrétien où la mission a bâti quelques maisons. « Je suis aimablement reçu partout ; on m'invite à m'asseoir quelques instants et je bredouille le tamoul ;quand je circule dans les ruelles, je suis toujours entouré d'une bande de gamins qui ont l'air heureux de me faire escorte ». Les catéchumènes ne manquent pas et le jeune vicaire a souvent l'occasion de baptiser. Son curé l'emmène souvent dans un village éloigné où il a ouvert une école à la demande des gens qui ne sont pas chrétiens. Les jeunes gens lui rendent visite et sont intrigués par les photos qu'ils voient sur sa table : « Qui est-ce ? Ma maman ; et ce soldat ? Mon frère Joseph ; et votre père ? Il est mort à la guerre ; votre Maman a du pleurer quand vous êtes parti pour l'Inde ? Non, elle était heureuse de me donner à Dieu ». Au mois de mai c'est la tournée de confirmations avec Mgr Tournier à Gudalur, Pandalur, Devala dans la jungle du Wynaad où vivent les tribus des Kottars, des Pannyars. Jeune missionnaire, l'Evêque y avait vécu ses 1ères années, au temps de la révolte des « Moplas » musulmans contre l'administration anglaise. Occasion d'admirer le curé de Gudalur, homme de tous les défis et habile mécanicien de sa petite Ford défraîchie mais utile au broussard !

PROFESSEUR de Séminaire (1933-36)

En juillet 1933, Francis est nommé professeur de théologie au grand séminaire St Joseph de Pondichéry ; il est accueilli par le père Gayet, supérieur et par 3 autres confrères. Une soixantaine de séminaristes y logent et dorment en dortoir. C'est un vieux bâtiment de 1778, près de l'évêché. Le climat y est très chaud et humide. Heureusement un nouveau séminaire est en construction pour 150 séminaristes dans la banlieue de Bangalore. « Chaque jour, il faut préparer les cours ; je m'effrayais des premières classes car il faut parler anglais pendant une heure et j'ai classe tous les jours.....chaque soir je vais faire une petite promenade au bord de la mer.....priez pour moi pour que malgré mon inexpérience et ma jeunesse (je n'ai que 25 ans) j'accomplisse le mieux possible l'œuvre de Dieu ». Musicien, il aime faire chanter à plusieurs voix, les séminaristes. Quand il y a des fêtes paroissiales, ils sont mis à contribution ; près du grand étang d'Ouchtéry, le séminaire possède une propriété où ils peuvent respirer le grand air, les jours de congé. Francis parle des divisions de caste : certains gens de caste se sont révoltés contre la Mission ; depuis 3 ans, les parias d'une église proche demandaient l'enlèvement de la barrière qui les séparait des autres ; les gens de caste s'y opposaient, ce qui força Mgr Colas à retirer le curé et à fermer l'église. Récemment quelques pères de la Mission, accompagnés de policiers, sont allés pour enlever cette barrière mais les gens de caste les en ont empêché ; les meneurs ont décrété que l'Eglise n'avait pas le droit de s'attaquer à la caste et décidé d'empêcher les paroissiens de venir à l'église ! De temps à autre, le professeur prend sa bicyclette et va rendre visite à son compatriote angevin, le père Gentilhomme « sous sa véranda, le père à barbe blanche ressemble à un patriarche. Depuis 50 ans, il souffre de la chaleur et comme il sue beaucoup, remarquez son geste élégant de ventilation : pour se donner de l'air, il décolle sans cesse sa soutane blanche trempée de sueur.....quand je sens la bile venir, je vais dans ce quartier pauvre, j'ai un peu l'impression d'être dans la brousse »

Après les vacances de Noël à Ketti et à Coimbatore, c'est le dernier semestre « les cours de théologie

succèdent aux cours de théologie, les directions spirituelles aux directions et le travail ne manque jamais. Nous parlons de notre avenir tout proche, notre arrivée à Bangalore. Ce sera plus agréable à tout point de vue ! on aura de la place, le grand air, un bon climat.....Je regretterai un peu Pondichéry, terre française, tous les confrères et amis ». Il partage ses découvertes dans un bulletin à ses amis de France : « Le Christ chez les Indiens » qui partira avec une petite amélioration : des photographies sur papier glacé. cf ibidem p 228 sq.

En juillet 1934, c'est enfin le départ pour Bangalore, avec les 15 séminaristes du diocèse de Coimbatore. En compagnie de Mgr Tournier et de Mgr Prunier, Mgr Despatures, évêque de Mysore leur fait découvrir le séminaire St Pierre « Quel magnifique bâtiment ! C'est dix fois plus beau que Mongazon ou Combrée et beaucoup plus moderne qu'à Pondy. Il y a tous les avantages de l'eau courante, l'électricité, le grand air, le soleil, la pluie ; c'est ouvert à tous les vents et je vous assure qu'au deuxième étage, on y respire bien » La bénédiction officielle a lieu le vendredi 3 août et les séminaristes un peu dépaysés dans ces grandes salles doivent s'habituer à une nouvelle acoustique. Ils défrichent pendant leurs loisirs, les terrains et créent des jardins jusqu'à la ligne de chemin de fer qui longe le séminaire. « Notre nouveau règlement requiert 3 examens par an. Après tout, au mois de mars, Bangalore est le paradis en comparaison de la fournaise de Pondichéry où il fallait s'éponger après chaque phrase. C'était à y noyer son latin ! »

En décembre 1935, Mgr Tournier lui demande de prendre charge du district de Kolappalur à 60 kilomètres de Coimbatore. Francis prend un mois de congé et rend visite à son ami et confrère de cours, Maurice Quéguiner qui travaille dans la Mission du Sikkim, à 3000 kilomètres au nord de Bangalore.

KOLAPPALUR (1936-40)

Kolappalur est une paroisse d'intouchables, tenus à l'écart par les gens de caste. Parmi eux, il y a un mouvement de conversion, avec l'espoir de plus d'égalité et de justice sociale ; ces pauvres gens vivent de leur travail comme maçons, ouvriers agricoles « certains journaux ou revues veulent faire croire que la conversion n'était qu'un achat sordide au moyen de bols de riz ou de roupies sonnantes.....cela est faux. Les missionnaires vivaient dans une pauvreté extrême, nous n'avions aucun argent à dépenser pour des conversions. Les catéchumènes venaient étudier la doctrine le soir après leur travail sous la direction d'un catéchiste ». En janvier 1936, Francis succède au père Charles Chervier qui y a baptisé quelques 300 nouveaux chrétiens. Il continue son apostolat et prend la défense des plus pauvres « à Merkupady on vient m'avertir qu'un enfant chrétien qui par mégarde avait laissé entrer une de ses chèvres dans un champ, avait tellement reçu de coups qu'il gisait inconscient dans la maison de ses parents. Il m'a fallu évidemment prendre la défense de ces pauvres gens ; tout s'est terminé au mieux de leurs intérêts. Je crois que ces mesures ont développé, une plus grande confiance dans le missionnaire et chez les païens, un désir de se convertir ». Il met ses talents d'infirmier à leurs services, en visitant des villages chrétiens et païens. Il fait approfondir le puits du presbytère « les gens du village continuèrent à venir puiser de l'eau chez moi et au début de mars, le puits était complètement à sec. Je fis alors comme les autres, j'allais chaque jour mendier un peu d'eau aux puits voisins et une fois on me laissa deux jours sans eau parce que j'avais commis le crime d'admettre quelques enfants parias dans mon école.... en avril, je me décidai à faire creuser un peu plus le puits. La Providence me vint en aide et me permit de payer la dépense ».

En attendant de bâtir une église en l'honneur de Ste Thérèse, il aménage une petite chapelle près du presbytère, juste assez grande pour contenir un autel et le tabernacle : une cloison s'ouvre à volonté et permet à environ 150 personnes de trouver place dans la véranda. « La pauvreté des gens m'oblige à beaucoup de tolérance et de patience à leur égard. La grâce de Dieu aidant, j'ai ramené beaucoup de familles dans le droit chemin par la simple offrande d'un habit....il faut faire un peu de bien aux

corps pour en faire aux âmes. Tel le cas d'un jeune homme qui souffrait d'une mauvaise vue et que j'ai aidé en lui payant des lunettes ». Sa plus grande joie est d'avoir baptisé plus d'une centaine de païens dès sa 1^{ère} année dans la brousse.

Des bienfaiteurs d'Angers lui envoient une statue de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus « Puisse Ste Thérèse travailler beaucoup à Kolappalur ; il y a tant de païens qui demandent à se convertir, il y a tant d'œuvres et d'écoles à soutenir. Nous avons tant besoin d'une église, qu'il nous faut redoubler d'efforts pour obtenir le secours du Bon Dieu ».

Le 18 mai 1938, Mgr Louis Tournier meurt d'un cancer à l'hôpital Ste Marthe de Bangalore ; il avait été sacré évêque en 1932, l'année de l'arrivée en Inde de Francis : c'est une rude épreuve pour lui. L'église dédiée à Ste Thérèse est enfin bénie le 23 octobre par le père Léon Béchu, vicaire capitulaire du diocèse : soirée d'apothéose avec illuminations, procession dans le village, feu d'artifice et bénédiction du St Sacrement. En 1940 Mgr Bernadotte Oubagarasamy est nommé évêque de Coimbatore : le diocèse est confié au clergé indigène ; selon le règlement d'alors des Missions Etrangères, les missionnaires sont rattachés au nouveau diocèse de Mysore auquel ont été attachées les montagnes Nilgiris. Le père Audiau est nommé curé de la paroisse du Sacré Coeur à Ootacamund.

DIOCESE DE MYSORE (1940-1961)

« J'ai beaucoup aimé ce poste. J'aurais désiré y rester. Mon église gothique flanquée de deux belles tours dominait la vallée de Charing Cross, tout près du jardin botanique et du palais d'été du gouverneur de Madras. Dans l'enclos de l'église, mon beau petit presbytère me changeait un peu de l'inconfort des habitations de la plaine et le climat frais du climat tropical des plaines de Coimbatore. Je fus le pasteur de cette paroisse de juin 1940 à juin 1941 ». Un beau matin de juin, Mgr René Feuga, le nouvel évêque de Mysore arrive avec le père Paul Crayssac son vicaire général. A brûle-pourpoint il demande : « Père Francis, avez-vous un bréviaire et un parapluie ?...eh bien, vous avez l'essentiel pour descendre à Mysore, car vous êtes nommé curé de la cathédrale....J'avais 33 ans, je me plaisais pourtant bien aux Nilgiris mais il fallut obéir et le 29 juin, je dus me rendre à Mysore, avec tous mes bagages » cf ibidem p 402 sq.

La cathédrale de Mysore était dédiée à Ste Philomène et à St Joseph. Mgr Feuga était un grand dévot à Ste Philomène en l'honneur de laquelle il avait bâti cette belle église aux deux flèches. Pour l'embellir, le nouveau curé se procura en France des vitraux et des cloches. Il en fit un centre de pèlerinage avec la fête annuelle le 11 août et une revue bimensuelle 'Le messager de Ste Philomène'. Il construit de nouvelles écoles pour garçons et filles, aidé par les sœurs du Bon Pasteur et du Carmel Apostolique d'Ernakulam ; son plus important succès est l'inauguration par le Maharadja de Mysore d'un collège universitaire en 1946, dédié à Ste Philomène.

Au mois de mai, il prend son 1^{er} congé en France et découvre les cahiers où sa mère lui écrivait des lettres hebdomadaires qu'elle n'avait pu envoyer à cause de la guerre et de l'occupation allemande « voilà jusqu'où va l'amour maternel ; j'en ai souvent pleuré de joie et de reconnaissance ». Il l'emmène en pèlerinage à Lourdes pour leur plus grande joie « La Sainte Vierge a du lui chuchoter, comme à Bernadette : Je ne vous promets pas d'être heureuse en ce monde mais dans l'autre. En décembre, avant mon retour pour l'Inde, il me fallut la mener à l'hôpital des sœurs de St Joseph de Tarbes ; elle y mourut le 19 mars 1947, jour de St Joseph, patron de la bonne mort..... Heureux les fils qui ont le bonheur d'avoir de telles mères ! »

En 1952, Mgr Feuga le nomme recteur du collège Ste Philomène qui comptait 1500 étudiants et une cinquantaine de professeurs ; il est aidé par le père André Fleury, doyen de la faculté de langue anglaise et par quelques autres prêtres. Ce collège n'a que 6 ans d'existence : il faut le pourvoir de laboratoires scientifiques avec un meilleur équipement, réorganiser la bibliothèque, bâtir une cantine pour les étudiants et professeurs. Avec tact et patience, il mène la barque malgré les turbulences de la gent estudiantine « Je n'apprécierai jamais trop l'esprit de tolérance et d'ouverture des Indiens qui m'acceptèrent moi l'étranger, dans les diverses instances de l'Université ». Membre de l'université de Mysore, en 1953, il devient président du 'Xavier board for Higher studies' en remplacement du père Jérôme D'Souza appelé à Rome au généralat des Jésuites. Il est aussi professeur de français pour le Maharadja qui entretient de bonnes relations avec la communauté chrétienne, sans oublier ses responsabilités de supérieur local des confrères 'mep'.

RETOUR EN FRANCE (1961-66)

En 1961, le père Maurice Quéguiner rappelle le père Audiau à Paris ; à l'administration centrale, il s'occupe de la revue des Missions Etrangères avec le père Trivière et de la revue des Malades Missionnaires. C'est un dur déchirement de quitter l'Inde après 30 ans : aussi il aide le père Mariadas, aumônier de la communauté tamoule à Paris. En 1963, il est nommé supérieur de la procure à Lille d'où il rayonne dans les diocèses du nord de la France pour des prédications, conférences et expositions. A l'occasion du Congrès Eucharistique International de Bombay, en 1964 ses services sont demandés pour six mois par le cardinal Gracias ; après la fermeture de la procure de Lille en 1966, il demande à retourner en mission ; en décembre il part pour le diocèse de Penang, en Malaisie.

MALAISIE (1967-1974)

L'Islam est la religion principale des Malais mais il y a des Chrétiens parmi les minorités chinoises et Indiennes. Mgr Yong, évêque de Penang envoie le père Audiau à Taiping. Il y a 2 paroisses dans cette ville, à une extrémité la paroisse chinoise, à l'autre la paroisse tamoule où le père Gauthier est curé. Le nouvel arrivant y devient deuxième vicaire « on me faisait ainsi recommencer ma vie missionnaire à 60 ans avec l'a b c des nouveaux arrivants, malgré mes 30 ans en Inde ! Quelle belle occasion pour un missionnaire de s'adapter, de se réadapter sans cesse, au gré des circonstances qui vous appellent à vivre dans un monde nouveau. Je remercie Dieu de m'avoir donné cette chance ainsi que le courage pour la réadaptation nécessaire » cf ibidem p 459. Il est plus spécialement chargé de la communauté catholique de Kuala Kangsar ; en juillet 1967, il est nommé curé de Tapah, heureux de quitter Taiping. Il succède au père Lucien Catel. Chaque semaine, il lui faut célébrer la messe dans une des plantations de thé où travaillent des Tamouls, au milieu de la forêt tropicale. Sue la montagne à Tanah Rata se trouve le maison' mep' où il peut jouir de la fraîcheur et refaire ses forces. La paroisse est très étendue mais elle a un excellent catéchiste Francis, formé à l'école des catéchistes de Tindivanam (Inde). Dans chaque desserte il y a un groupe actif de laïcs pour le seconder. Le père Audiau s'occupe spécialement des enfants aborigènes Sakkai qui fréquentent

l'école de Tapah. Son minibus est fort utile pour l'annonce de l'Évangile par les moyens audiovisuels. « Vers la fin de 1974, le gouvernement de Malaisie refuse de me renouveler mon visa de séjour et me donne 15 jours pour quitter le pays. Malgré les insistances de Mgr Vendargon, aucune autorisation ne me fut accordée pour y rester plus longtemps ».

FRANCE (1975-2005)

Il rentre à Paris où l'accueil des confrères lui est confié pendant 6 ans ; en 1981 à l'occasion du Congrès Eucharistique de Lourdes, il est adjoint au secrétariat général. La nostalgie de l'Inde l'habite toujours et il accepte de devenir l'aumônier de la communauté tamoule en France. De 1981 à 87, il assure la messe mensuelle à Paris et l'organise dans la banlieue et dans les villes où il y a une importante communauté ; il aide aussi les Tamouls originaires du Sri Lanka.

En 1987, il prend sa retraite à Angers puis l'année suivante à Lauris ; le 29 juin 2002, il y célèbre son jubilé sacerdotal de platine, en présence de ses amis français et indiens ; l'homélie de la fête soulignait la fidélité de Francis à sa vocation des Missions Étrangères : la formation du clergé autochtone, l'annonce de l'Évangile aux plus pauvres, l'apostolat de la prière.

Dieu a rappelé son fidèle serviteur dans sa 99^{ième} année le 23 janvier 2005. Dans l'introduction à 'Souvenirs d'Asie' Mgr Aruldas James, archevêque de Madras s'exprimait ainsi : « Je connais le père Audiau depuis 55 ans.....je puis dire qu'il est un zélé missionnaire au cœur débordant.....ce qui m'a frappé en lui, c'est qu'il fut avant tout préoccupé de la gloire de Dieu et du salut des âmes.....il n'a jamais dit non au travail pastoral qu'on lui a demandé.....il est toujours allé à la recherche de ceux qui avaient besoin de son ministère et il ne fut jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait les amener au Christ,dans la paix de Dieu ».

Quittant les séminaristes de Bangalore en décembre 1935, Francis Audiau leur écrivait : « Soyez humbles et vous serez dans la vérité.....on n'est apôtre, à l'exemple du Christ, qu'en servant, qu'en se donnant, qu'en s'oubliant pour les autres dans un esprit d'humilité qui loin d'être abdication d'autorité, conquiert seul l'estime et l'affection et fait vraiment du bien ».

> Numéro : 3458

> Pays : Inde

> Année : 1932

Réception du Père Francis Audiau lors de la Fête des anciens du 7 Juin 1986 : L'apostolat missionnaire aux Indes

Je voudrais aujourd'hui honorer particulièrement le Père Audiau, sorti du collège il y a 60 ans, et, au-delà de sa personne, tous ces prêtres de Combrée qui, depuis l'abbé Piou, notre premier aumônier, encouragés par lui, puis par ses successeurs, sont allés prêcher l'Évangile en Asie, sur les pas de l'apôtre Thomas et de François Xavier, sous la bannière des Missions Étrangères.

(1) Francis Audiau arrive aux Indes, en pays Tamoul en octobre 1932. Il y passe trente ans de sa vie.

Après un stage d'initiation auprès de l'évêque de Coïmbatore, et deux ans d'enseignement au Grand Séminaire de Pondichéry, reconstruit plus spacieux en 1934 à Bangalore, il demande et obtient un apostolat de terrain : de 1935 à 1941, à Kolappalur, puis à Ooty dans les montagnes bleues, il entre au contact de l'Inde profonde, et touche à la réalité cruelle du monde rural indien : la division des castes, la mise en quarantaine des Intouchables, les tensions agraires, l'attente angoissée de la mousson pendant la saison sèche, le dénuement et la pauvreté des campagnes. Du moins goûte-t-il la joie immense d'accueillir dans la foi du Christ ces Intouchables exclus des temples par les gens des castes, et qui trouvent dans le christianisme l'égalité que la société indoue leur refuse.

A partir de 1942, à Mysore où il vivra désormais, il porte de lourdes responsabilités : la direction pastorale de la paroisse de la Cathédrale Sainte Philomène jusqu'en 1952, puis, inattendue par lui-même, la charge aussi lourde qu'honorifique de recteur de l'Université Catholique de la Ville, et, simultanément, de président de l'Association des 75 collèges universitaires catholiques répartis dans tout l'Inde. Cet apostolat en milieu urbain lui fait côtoyer toutes les classes de la société indienne : les grandes familles sollicitent ses conseils ; le Marahadja le reçoit souvent au palais pour s'entretenir avec lui des grands sujets d'économie et de société. Dans le milieu universitaire qu'il gouverne, il rencontre l'élite intellectuelle et religieuse hindouiste, musulmane, protestante, orthodoxe et enrichit sa connaissance humaine et culturelle du Pays.

Il est rappelé à Paris en 1961, et là, collabore avec le Père Queguiner à la revue des Missions Étrangères de Paris. En 1963, il est détaché à Lille, au service de l'information missionnaire dans le nord de la France.

Pendant son séjour en France, considéré comme un bon spécialiste de l'Inde, il est tout naturellement désigné pour organiser en 1964 le congrès eucharistique international de Bombay, et y préparer la venue du Pape Paul VI.

En 1967, à un âge où l'homme pense à la retraite, infatigable, il repart en Asie pour une nouvelle aventure apostolique qui durera sept ans, dans un pays, la Malaisie, où la végétation luxuriante et l'humidité sont tout aussi éprouvantes, pour des raisons climatiques opposées, que l'Inde aride : là cohabitent dans une relative harmonie, mais dans des fonctions sociales différentes et hiérarchisées : 42% de chinois bouddhistes, 45% de Malais musulmans et 10% d'indiens majoritairement hindouistes venus du sud de l'Inde et parlant le tamoul. C'est à ces Indiens déracinés que le Père est envoyé : la paroisse de Tapah qui lui est confiée dans le diocèse de Penang compte 2500 âmes surtout indiennes, 450 à Tapah même, les autres fort dispersés dans les plantations de thé, de palmiers à huile et de caoutchouc, ou dans les mines d'étain à ciel ouvert de la vallée du Kinta, toutes situées dans l'intérieur malais montagneux et forestier. Cette diaspora indienne l'oblige à de longs déplacements. Chez ces indiens, le Père se retrouve en pays familier et renoue avec l'âme indienne. Hélas en 1974, il lui faut tout quitter : l'État Malais, poussé par un nationalisme sourcilieux au service de l'islam, religion officielle du Pays, met fin à son séjour. Francis Audiau rentre à Paris où il s'occupe d'une autre diaspora : celle des indiens de Paris. L'Inde, toujours l'Inde : elle fut toute sa vie. A 78 ans, il prend sa retraite dans l'Anjou de sa jeunesse, et clôt ainsi son long voyage.

(2)- Le père a vécu en Asie les grands moments de la décolonisation et de l'Indépendance. Chez les peuples concernés, se sont manifestés un réflexe d'hostilité à l'égard de la civilisation occidentale qui les avait dominés, et une volonté de réaffirmer leur identité culturelle. Les missionnaires furent parfois considérés comme les alliés de la domination politique de l'Occident : le christianisme, malgré son caractère profondément universel, a pu apparaître comme son succédané religieux et être englobé dans le même opprobre.

En réalité aux Indes, comme en Malaisie, Francis Audiau est venu moins pour témoigner des valeurs spirituelles de l'Occident que pour assumer celles de l'Inde, moins pour imposer l'Évangile que pour le partager avec ses frères indiens. Il a pris part au combat pour le développement, conçu dans sa totalité : il bâtit certes des églises, à Kolappalur, à Mysore, à Tapah, mais aussi des écoles maternelles, primaires et secondaires. Dans ces écoles sont accueillis les enfants de toutes les castes et de toutes les religions. A l'Université Catholique de Mysore, on ne compte qu'une centaine de catholiques sur une population de 1200 étudiants. A Tapah, il met en route un enseignement technique offrant des formations de couture, de commerce et de radio. Le ciné bus de la mission, servi par une équipe de jeunes, parcourt les campagnes malaises, sans doute pour témoigner de l'Évangile, mais aussi pour diffuser des informations sur les techniques agricoles, le développement communautaire, l'éducation et la coopération.

L'Église quant à elle, dans son domaine spécifique, l'annonce de l'Évangile, a « nationalisé » bien avant Bandung ses clergés ; C'est du reste à cette première tâche d'enracinement du sacerdoce dans la nation indienne que s'est consacré le Père Audiau, dès son arrivée aux Indes, au Gand Séminaire de Bangalore, où se préparaient déjà à la prêtrise 300 jeunes indiens. Aujourd'hui, tant aux Indes qu'en Malaisie, toutes les responsabilités pastorales sont passées aux mains d'évêques indigènes ; le Père Audiau, comme ses confrères, a accepté avec joie cette relève, et volontiers s'est effacé derrière elle, le moment venu.

(3)- A l'Inde Hindouiste, divisée par les castes, le christianisme aura au moins apporté la conscience de l'homme, en soi même suffisante pour justifier une dignité éminente qui transcende tous les clivages sociaux et les condamne. Réciproquement, le christianisme a trouvé dans la vie spirituelle de l'Inde une correspondance de pensée et de cœur, et une leçon pour l'action.

(3-1)- Une correspondance de pensée et de cœur, le St Père lui-même se plaisait à le reconnaître dans l'allocution qu'il prononça le 2 février 1986 au stade Indira Gandhi devant les représentants des religions et de la culture indienne, allocution toute consacrée au Mahatma Gandhi et à son message.

« L'homme ne se réalise pleinement, explique-t-il que s'il se met en route vers l'Absolu. Mais cette route passe inexorablement par le service de ses frères, et le combat terrestre pour la justice ». Elle requiert en outre sa propre conversion intérieure : « Ce qui est profondément personnel est suprêmement social parce que l'homme se définit avant tout par ses responsabilités envers ses frères et sœurs ». Et le St Père, à l'exemple de Gandhi, d'ajouter : « Ce qui est en jeu, c'est le bien être de toute la société humaine, la construction d'une vie terrestre qui préfigurera déjà la cité éternelle, et contiendra sous une forme inchoative les éléments qui feront partie pour toujours de la vie éternelle de l'homme ». Puis, partageant l'optimisme de Gandhi, le Pape conclut : « Malgré les puissantes forces de pauvreté et d'oppression, du mal et du péché sous toutes leurs formes, la puissance de la Vérité l'emportera ; elle l'emportera parce qu'elle est invincible ! Shatyan Eva Javate : seule la Vérité triomphe, comme le proclame la devise de l'Inde ».

(3-2)- Mais Gandhi a donné en plus pour l'action aux chrétiens et aux hommes de bonne volonté une grande leçon : la non-violence.

Martin Luther King disait : « Le Christ a fourni l'esprit, Gandhi a montré comment l'utiliser ».

La non-violence se retrouve à toutes les périodes de l'histoire : les premiers chrétiens eux-mêmes ont accepté le martyr pour que triomphe la foi.

Mais jusqu'à Gandhi, elle gardait un caractère de perfectionnement spirituel ; le Mahatma en fit un instrument d'action pratique, politique et social.

L'acte non-violent, (la désobéissance civile de 1922, la marche du sel en 1930, la grève, le jeûne, les manifestations de masse, dignes et silencieuses, parfaitement maîtrisées), licite aux yeux de Gandhi, à condition qu'il soit désintéressé et au service du bien, s'appuie sur la conscience de l'adversaire, ou du moins sur le public qui l'entoure : le scandale de l'injustice mis en évidence par l'acte non-violent, éveille les cœurs, ouvre les yeux, déconcerte et discrédite l'opresseur.

Mais l'objection vient tout naturellement à l'esprit : si l'adversaire est dépourvu de conscience, si les forces du mal dont il dispose sont pacifiquement incontournables, au point que le sacrifice de milliers de vies serait inutile !

Devrait-on se résigner ? Non, « s'il n'y a de choix, dit Gandhi, qu'entre la violence et la lâcheté, je conseillerai la violence ». Le Christ qui s'est armé d'un fouet pour chasser les vendeurs du Temple, répondrait-il autrement ?

Dans notre pays, la non-violence officiellement respectée et reconnue, n'est qu'un moyen d'expression, oh certes très efficace : notre marche dans Paris le 25 juin 1984 a sauvé la liberté d'enseignement ! Mais en beaucoup d'endroits du monde, elle est une forme de combat dans lequel le non-violent, s'interdisant de porter atteinte à la vie, accepte de risquer la sienne : elle est confrontée à la dictature politique, à l'oppression des intérêts, au sous-développement. L'Eglise militante s'y est engagée avec prudence, car elle ne peut ni cautionner, par l'immobilisme, l'injustice et les atteintes aux droits de l'homme, ni accepter dans l'action les débordements violents des révolutions.

Voilà donc, Père Francis Audiau, les combats auxquels vous avez été mêlé.

Comme ils sont loin de l'image des missionnaires casqués et bottés qui suivaient les armées des conquistadors lancées à la conquête des nouveaux mondes, image que des trésors de générosité, faite de gestes simples et obscurs, ont bien du mal à effacer des mémoires d'un public mal informé de la réalité missionnaire !

Gérard Gendry, directeur et ancien élève (cours 1954)